

Nerval, Dumas et la presse au début du second Empire

Les relations entre Gérard de Nerval et Alexandre Dumas ont été souvent envisagées par la critique sous l'angle biographique et personnel, dans le but d'évaluer la sincérité de l'amitié entre les deux collaborateurs¹. On a parfois jugé Dumas, parmi les directeurs de journaux auxquels Nerval a confié ses derniers textes, « incapable [...] de comprendre ces œuvres inouïs² ». Le portrait de Dumas en ami indélicat, responsable du « massacre³ » des chefs-d'œuvre qu'il édite, fait honneur à l'empathie des commentateurs de Nerval et alimente le mythe séduisant du génie incompris, mais il néglige la réalité des relations professionnelles dans le champ littéraire et médiatique du mitan du XIX^e siècle. Si, au contraire, on tente de prendre en compte les conditions concrètes dans lesquelles ont évolué les relations de deux écrivains, on observe que, tout en collaborant régulièrement sur une longue période, ils occupent des positions nettement différenciées dans leur milieu professionnel commun. La compréhension des pratiques en usage dans le milieu de la presse complète utilement le dossier « tentaculaire⁴ » de cette relation et permet de réévaluer l'impact des relations professionnelles sur la production littéraire des dernières années de la vie de Nerval.

La collaboration littéraire des deux écrivains dans les périodiques se développe sur une vingtaine d'années puisque, dès la fondation du *Monde dramatique* en 1835, Nerval fait appel à Dumas, dramaturge confirmé, auréolé de la gloire de sa participation à la rénovation romantique du théâtre et critique courtisé par les journaux favorables à la nouvelle école. Ambitieuse, la nouvelle revue claironne dans son prospectus la liste « brillante » de ses correspondants à l'étranger, parmi lesquels l'auteur d'*Henri III et sa cour*, qui rendra compte des théâtres pendant son voyage en Italie⁵. Après un épisode de concurrence ouverte lors du voyage en Allemagne de 1838, dont chacun des deux amis a cherché à publier son récit avant celui de l'autre⁶, puis quelques années d'éloignement où Dumas, lancé dans le roman-feuilleton, travaille essentiellement avec le collaborateur que Nerval lui a présenté, Auguste Maquet, la collaboration reprend dans le contexte journalistique des années 1850.

Mais, après le coup d'État, la situation de la littérature dans les journaux n'a plus grand-chose à voir avec celle de l'époque du romantisme militant, et les positions professionnelles des deux écrivains ont évolué. Les contraintes politiques qui limitent la liberté éditoriale, la suspicion dont les romantiques libéraux sont l'objet et la fin du rêve de la révolution des poètes redessinent les cadres de la collaboration littéraire dans la presse. Nous allons ici examiner plus particulièrement les conséquences de cette situation sur les dernières années de la production littéraire de Nerval en étudiant sa collaboration au *Mousquetaire*, le journal d'Alexandre Dumas, entre 1853 et 1854⁷.

Aramis recruté au Mousquetaire

Quel est l'état des relations professionnelles entre Nerval et Dumas après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851 ? C'est une période de forte activité éditoriale pour Nerval, qui publie *Les Illuminés* (1852), *Lorely* (1852), « Les Nuits d'octobre » dans l'*Illustration* (9 octobre-13 novembre 1852), *Contes et Facéties* (1852), etc. Le 9 mai 1852, en route pour la Hollande après un séjour de trois semaines à la maison de santé Dubois, il rend visite à Dumas à Bruxelles où, exilé pour des raisons essentiellement économiques, celui-ci a rejoint les républicains menacés. Bien qu'il n'ait pas eu à craindre l'assassinat, contrairement à Victor Hugo, Dumas est en butte aux

persécutions du nouveau pouvoir qui l'empêche de vivre de ses revenus littéraires en lui interdisant systématiquement de publier ses romans (*Isaac Laquedem*) et de faire jouer ses pièces (*La jeunesse de Louis XIV*, puis *La Jeunesse de Louis XV*). Les visites au préfet de police n'arrangent rien et la pression politique s'étend à ses éditeurs, par exemple Émile de Girardin, bientôt forcé d'interrompre la publication de *Mes Mémoires* en feuillets dans *La Presse*. Le mémorialiste censuré contre-attaque en fondant son propre journal pour poursuivre son récit autobiographique. De retour à Paris à l'automne, il écrit à Victor Hugo :

« Vous savez que mes *Mémoires* sont arrêtés mais, comme on ne veut pas le dire hautement, on pèse sur Girardin et Girardin m'écrit qu'il ne peut pas les continuer.

Je vais faire un journal pour les mettre au pied du mur, nous verrons si on l'arrêtera⁸. »

Ce petit journal de résistance contre l'oppression que le nouveau régime fait subir à la littérature est placé sous l'égide du romantisme libéral de Hugo, Lamartine et Michelet. Pour le rédiger, Dumas embauche une équipe de jeunes rédacteurs, parmi lesquels Georges Bell, Alfred Asseline et Philibert Audebrand. Plusieurs sont des amis de Nerval, qui se trouve depuis la fin de l'été interné chez le Dr Blanche. Le 11 novembre 1853, Nerval profite d'une autorisation de sortie pour rencontrer son collaborateur à la Comédie-Française. Dumas lui propose de contribuer à son nouveau journal, dont le premier numéro est sous presse. Nerval accepte, mais la crise qu'il est en train de vivre et qui le tient la plupart du temps reclus à la maison de santé va le marginaliser par rapport au groupe des rédacteurs. La sortie du 11 novembre, où il accepte la proposition de Dumas alors que lui-même se trouve dans un état d'intense « excitation », selon le terme employé chez le Dr Blanche pour écrire les symptômes de sa maladie, a des conséquences graves sur sa réputation littéraire. Les manuscrits à l'encre rouge composés entre le 14 et le 27 novembre, ainsi que la correspondance de cette période, donnent des informations précises sur la place qui lui a été promise au sein de la rédaction du *Mousquetaire*, sur les commandes de copie faites par Dumas et sur le paiement avancé pour ses articles :

« Mon cher Dumas,

Je vous ai rencontré vendredi dernier dans le cabinet de Verteuil, à la Comédie-Française, vous m'avez proposé d'écrire dans un journal que vous dirigez vous-même et d'être l'un des quatre mousquetaires de la rédaction.

Alors je m'appelle *Aramis*.

Merci, *Porthos* !

Je n'ai encore revu ni *D'Artagnan*, ni *Athos*, seulement, depuis quelques jours j'ai retrouvé Planchet⁹.

Le drôle se cache sous les habits d'un hôtelier de la rue des Grès, - tenant table d'hôte d'étudiant. [...]

Procédons par ordre. Nous sommes quatre, trois d'entre nous sous les trois *chapeaux blancs*, le quatrième a les chapeaux qu'il veut. Le monde est à nous, les femmes sont pour nous !

Et habet suum fulmen Juno !!!

Un journal à vous fait par nous... qu'en aurait dit le Cardinal ?

Et sa nièce, donc ?

La parole est le glaive à deux tranchants, mais désormais nous taillerons nos plumes avec nos épées. La mienne est noire et elle est perdue depuis... Vous m'aidez à la retrouver.

*Aramis*¹⁰. »

Conformément au titre choisi par Dumas pour son journal, qui fait évidemment référence aux *Trois Mousquetaires*, son grand succès littéraire de 1844, Nerval identifie le journal à la figure du mousquetaire et sa rédaction au groupe des héros du roman¹¹. Sa participation au jeu d'identifications littéraires auquel se livreront complaisamment tous les rédacteurs

de cette feuille pendant un an indique que Nerval adopte un code culturel partagé par un groupe professionnel dont il entend faire pleinement partie.

Le texte qui suit le billet à Dumas présente tous les signes paratextuels d'un article écrit pour répondre à la commande de copie. Sous-titré « I. La carte du Diable », comme le premier épisode d'un récit destiné à paraître en épisodes dans le journal, il se rattache explicitement à la lettre qui racontait la commande, cite en majuscules le titre provisoire que lui a attribué le directeur du journal et le corrige : « [...] vous m'avez demandé trois articles sur trois jours de ma vie que vous avez qualifiés vous-même par ce titre TROIS JOURS DE FOLIE et que j'appellerai, moi, *trois jours de raison*¹². »

Le récit lui-même répond au code d'écriture commun adopté par la rédaction du *Mousquetaire*, en particulier par la mise en scène des liens interpersonnels des rédacteurs avec le directeur du journal, qu'ils appellent plaisamment le *maestro*. Le récit des trois jours de folie ou de raison que Nerval s'apprête à raconter débute par des questions d'argent. Ses dépenses inconsidérées de la fin du mois d'août précédent, qui ont constitué un argument décisif en faveur de son internement, consonnent avec les 60 F avancés par Dumas sur la copie destinée au *Mousquetaire* et assortie de l'exigence que les articles soient fournis rapidement : « Pour me tenter peut-être, vous m'avez donné vendredi dernier vingt écus d'acompte sous la condition d'écrire pour vous mes trois articles en trois jours. – Vous me faisiez injure, Porthos¹³ ! » Blessé que son collaborateur de longue date puisse douter de sa capacité de travail, il rappelle la productivité de leur collaboration passée et raconte deux épisodes où l'argent a troublé leur longue relation amicale et professionnelle : un prêt de 500 F accordé en 1835 à Dumas qui s'apprêtait à partir pour le périple italien qui devait nourrir sa correspondance au *Monde Dramatique* et un remboursement partiel lors de leur voyage de 1838 en Allemagne.

Plusieurs éléments indiquent que ce texte à l'encre rouge du 14 novembre pourrait être le début de la copie commandée pour le *Mousquetaire*. Le montage d'une lettre et d'un récit, le mouvement narratif, qui fait naître des souvenirs communs d'une rencontre récente et de la fabrique du journal, sont parfaitement dans le ton de ce périodique, où tout, depuis la « Causerie avec mes lecteurs » qui ouvre le numéro jusqu'aux articles des rédacteurs, ne cesse de mettre en scène les sociabilités de la rédaction, cimentées par la personnalité expansive du *maestro*. Ce qui, en revanche, contraste fortement avec la légèreté du petit journal, c'est le ton d'acrimonie avec lequel Nerval évoque le rôle de l'argent dans ses relations passées et présentes avec Dumas, ainsi que dans les « mesures sévères » qui lui ont été imposées depuis sa récente crise. Le texte, régi par la logique associative du délire, est largement inachevé, et le récit, très décousu, se trouve subitement suspendu par une mention de « l'annonce du déjeuner » qui rappelle que l'auteur est soumis aux horaires contraignants de la maison de santé où il est soigné.

Ce texte, peut-être conçu pour être publié dans le journal, mais trahissant la force de la crise dont Nerval craint les conséquences sur sa réputation professionnelle, lui vaut de cuisants regrets. Dans les jours qui suivent, il revient sur cet envoi imprudemment confié à la poste. Craignant que son article divaguant soit publié et fasse éclater aux yeux du monde son incapacité à répondre de façon professionnelle aux commandes que lui font les journaux, il propose le 25 novembre au directeur du *Mousquetaire* d'échanger ce texte contre d'autres articles ou de lui rembourser l'avance de 60 F déjà touchée :

« Je vous prie de me rendre un service, c'est de ne pas insérer dans votre journal et de détruire même les plaisanteries que j'ai dictées ou écrites à votre bureau. Je ne suis ni un bouffon – ni un Brutus –. Et surtout, j'ai à garder pure la gloire de mon nom. [...] Si maintenant vous voulez des articles sérieux, demandez-les-moi. Si vous préférez rentrer dans les soixante francs que vous m'avez avancés, M. Blanche voudra bien sans doute vous les

offrir. Je ne vous rendrai jamais vos bons conseils et votre exemple qui m'a fait ce que je suis, c'est-à-dire ce que je veux être, un prosateur énergique et un conteur facile¹⁴. »

Mais cette lettre, où il tente de retirer son article imprudemment envoyé, est retenue par le Dr Blanche, qui craint sans doute pour lui les conséquences d'une correspondance délirante¹⁵. Dix jours plus tard, Nerval réitère donc sa requête à Dumas :

« Je ne veux pourtant pas rester sous l'inculpation de la première lettre que je vous avais écrite, et où je vous réclamais cinq cents francs. [...] Je vous ai depuis écrit une lettre, mais M. Blanche m'a dit qu'il ne l'avait pas envoyée.

Je vous dois toujours au moins les soixante francs. Réclamez à Francis Wey, rue de la Madeleine, 50, une portion de la copie qu'on lui a envoyée de ma part, et insérez cela, mais non pas les lettres que je vous ai écrites, étant encore sous l'impression de la maladie. J'espère bientôt vous revoir et mettre ordre à tout cela¹⁶. »

Que Dumas ait voulu respecter la demande de retrait de Nerval ou qu'il ait jugé de lui-même que l'acrimonie de l'article le rendait impubliable dans un journal où la bonne humeur est de mise, ce texte envoyé pour répondre à la commande du récit de « Trois jours de folie » ne paraît pas dans son journal.

Quels sont donc les textes effectivement publiés du vivant de Nerval dans le *Mousquetaire* ? Ils sont au nombre de trois : le sonnet « *El Desdichado* », inséré dans une causerie de Dumas, la nouvelle « Octavie » et la première partie de « Pandora¹⁷ ». Ces trois textes, depuis longtemps identifiés par la critique nervalienne comme la pré-publication de trois œuvres majeures du dernier Nerval, doivent aussi être lus dans le contexte médiatique de la copie commandée et payée par le directeur du journal.

« *El Desdichado* »

D'après le récit de Dumas, le manuscrit à l'encre rouge de « *El Desdichado* », a été déposé par Nerval sur le bureau de la rédaction du *Mousquetaire* pendant qu'il était absent du journal¹⁸. Les nombreux billets de Nerval à son ami Georges Bell montrent en effet que, lorsque le Dr Blanche autorise son pensionnaire à sortir, ils se donnent rendez-vous au journal, dont Georges Bell est l'un des rédacteurs attitrés¹⁹. Au lieu du récit de « Trois jours de folie » qu'il attend, Dumas trouve donc sur son bureau un sonnet et il le publie le 10 décembre 1853, inséré dans une de ses « Causeries avec mes lecteurs », comme une sorte d'annonce de l'article que Nerval lui a promis. Après avoir vanté « l'esprit charmant et distingué » de son collaborateur, il présente le poème comme un exemple de la puissance de l'imagination littéraire de son ami : « Alors, explique-t-il, notre pauvre Gérard, pour les hommes de science, est malade et a besoin de traitement, tandis que pour nous, il est tout simplement plus conteur, plus rêveur, plus spirituel, plus gai ou plus triste que jamais²⁰. » Quelques semaines plus tard, Nerval citera partiellement cette causerie dans la lettre-dédicace « À Alexandre Dumas » du recueil les *Filles du Feu*, en isolant ce qu'il appelle « l'épithète de [s]on esprit », c'est-à-dire la révélation publique de sa maladie, du contexte de l'article²¹. Celui-ci éclaire pourtant de façon très intéressante les relations d'amitié et de concurrence entre les deux collaborateurs, et mérite d'être rappelé.

Dans la causerie du *Mousquetaire*, le développement sur les troubles de l'identité de Nerval illustré par « *El Desdichado* » s'insère dans des nouvelles de l'actualité théâtrale. Dumas explique à ses abonnés que le comité du Théâtre-Français hésite à recevoir sa propre pièce de *La Jeunesse de Lauzun*, qui remplace deux autres comédies arrêtées successivement pour raisons politiques par la censure, *La Jeunesse de Louis XIV* et *La Jeunesse de Louis XV*²². En revanche, annonce-t-il, le théâtre de la rue de Richelieu se propose de faire « une très-belle et bonne-action » en programmant la représentation de *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue traduit par Nerval. Il énumère pour les lecteurs de

son journal les œuvres de Nerval qu'ils connaissent déjà : le *Leo Burkart* qu'ils ont écrit ensemble, le *Voyage en Orient* et la « si excellente traduction du premier *Faust* » de Goethe. Il raconte comment Nerval a eu l'idée de traduire le drame de Kotzebue, mal rendu par sa première traductrice, l'actrice et dramaturge Julie Molé :

« Eh bien ! c'est ce drame de notre bien-aimé Gérard, que sans bruit, sans fanfares, sans clairons, Houssaye, qui lui aussi, est poète et prosateur, va substituer, dit-on, à titre de reprise, au *Misanthropie et Repentir* de Mme la comtesse Molé.

On dit encore que les deux principaux rôles seront joués par Mlle Judith et M. Geffroy.

La présente causerie n'étant à autre fin, cher lecteur, que de vous dire ceci, et d'ajouter que, n'ayant pas encore reçu de réponse du Théâtre-Français, je ne me suis pas encore mis à ma comédie, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde²³. »

L'encadrement discursif par Dumas du poème de Nerval contient plusieurs renseignements éclairants sur les pratiques de collaboration de l'époque, telles qu'elles peuvent être mises en scène et médiatisées par le journal. Dumas adopte envers Gérard une position protectrice, présentant le projet de représentation de la pièce traduite par son collaborateur comme un bon choix littéraire car, dit-il, sa traduction met en valeur « le véritable drame » allemand, contrairement à la version de Mme Molé, dont la lecture prête à rire²⁴. Mais c'est aussi, explique-t-il à ses abonnés, une « très-bonne action » envers un poète malade, qui a besoin de revenus théâtraux et mérite d'être soutenu par le public. L'expression doit être prise au premier degré, dans son sens charitable, à une époque où, en l'absence d'assurance maladie, les écrivains empêchés de publier ne reçoivent de soutien financier que de la Société des Gens de Lettres, s'ils ont pris la précaution de s'y affilier²⁵.

Or, l'un des sujets d'inquiétude majeurs de Nerval à cette époque est la baisse de ses revenus littéraires pendant son internement, comme il le dit dans une lettre à son médecin, le jour même de la publication de l'article de Dumas dans le *Mousquetaire*. Il revient sur ses dépenses inconsidérées lors de la crise du mois d'août, qui l'ont empêché de payer les soins reçus à la maison de santé, et explique comment il compte s'acquitter de ses frais à l'avenir :

« Il est évident que vous m'avez reçu, traité et obligé à vos dépens, ce qui fait que j'ai eu grand tort de dissiper les premiers fonds qui devaient vous revenir. Il est vrai que je ne vous l'ai pas caché, et aussi je me croyais en état de gagner tant d'argent que cela ne me paraissait rien. [...]

Dans cette situation, il y a à apprécier surtout ma position littéraire dont je ne voudrais pas déchoir. Considérez que dans ce cas je me trouverais, au sortir de votre maison, sans relations près des journaux et sans crédit près des libraires qui ne paient qu'en billets. Il ne faut donc pas que je disparaisse trop, sans quoi je me trouverais dans la position où j'étais quand j'ai voulu sortir de chez votre père et dont je n'ai été sauvé que par un long voyage²⁶. »

L'annonce de la bonne action d'Arsène Houssaye, relayée par Dumas, prend tout son sens dans le contexte d'un journal dont l'un des objectifs affichés est de soutenir la littérature par trois moyens combinés : la critique constructive, le soutien aux jeunes écrivains et les opérations charitables envers les artistes nécessiteux²⁷. La réaction de Nerval à l'article du 10 décembre montre d'ailleurs qu'il a reçu l'annonce de la création de sa pièce comme une bonne nouvelle. Ayant lu l'article de Dumas dans le *Mousquetaire*, auquel la maison du Dr Blanche est abonnée²⁸, il écrit le jour-même à l'administrateur du Français. Conscient que, si l'on joue son adaptation de Kotzebue, il faudra qu'il participe aux répétitions pour travailler avec les comédiens sur le texte et la mise en scène, il tente de le rassurer sur son état mental :

« Je viens de lire un article de Dumas qui annonce qu'on va monter *Misanthropie*. Si cela se réalise, faites-moi prévenir de ce que j'ai à faire et du jour que cela commencera. Je vais très bien maintenant, surtout depuis une quinzaine de jours, où j'ai vécu très retiré. »

Dans l'article du *Mousquetaire*, les pièces respectives des deux collaborateurs ne sont pas mises sur le même plan : Dumas présente sa propre comédie, *La Jeunesse de Lauzun*, comme une pièce susceptible d'incommoder le pouvoir, puisque la censure a arrêté les deux précédentes de la série²⁹, tandis que *Misanthropie et Repentir* s'annonce comme un événement purement théâtral, qui sera interprété par les gloires de la première scène française. Malgré sa présentation nettement différenciée des deux pièces, la structure même du texte de Dumas, entièrement circulaire, indique suffisamment qu'une situation de concurrence objective oppose les deux collaborateurs. En tant que rédacteur en chef du journal, Dumas est en position dominante ; il maîtrise la mise en page de la « copie » laissée à son attention sur son bureau par Nerval, cette copie fût-elle l'un des plus géniaux sonnets de la poésie française, de même qu'il peut, en ouvrant et en fermant son article sur sa propre pièce, disposer les lecteurs en sa faveur, au détriment de celle de son collaborateur, qui est pourtant le sujet de l'article.

Nerval, qui a lourdement insisté pour que Dumas ne publie pas ses textes écrits en trempant sa plume dans l'encre rouge du délire, accueille avec des sentiments partagés l'article où le directeur du journal vante son œuvre et la dévalorise simultanément par la révélation de sa maladie. Dans un même mouvement, son collaborateur annonce des revenus théâtraux à venir pour l'écrivain interné et met en danger sa subsistance en compromettant sa réputation. Dans la semaine qui suit la parution de l'article, Nerval projette une sortie pour rendre visite à son père et écrit à Georges Bell pour lui fixer un rendez-vous. Il charge le collaborateur du *Mousquetaire* d'un message qui montre qu'il n'a pas oublié la copie promise au journal : « Dites à Dumas que je pense à lui. Je le remercie de l'article bien qu'un peu excentrique³⁰... » On peut, comme le font les éditeurs des *Œuvres complètes* de Nerval dans la « Bibliothèque de la Pléiade », corriger le terme « excentrique » choisi par Nerval pour le remplacer par « offensant³¹ », mais il est peut-être de meilleure méthode d'historiens de la littérature de tenter de comprendre, d'après les documents dont nous disposons, l'effet de cet article sur la position matérielle et la production littéraire de Nerval. Agissant en patron tout autant qu'en ami, Dumas place son collaborateur, dont il compte toujours publier des articles dans son journal, sous les feux de l'actualité littéraire et, ce faisant, il stimule ses efforts pour renouer des relations professionnelles mise en danger par la crise du mois de novembre. Son article coïncide avec la reprise par Nerval du travail sur le volume qui deviendra, début 1854, *Les Filles du Feu*, complété par les *Chimères*³². Le jour même de la parution de l'article du *Mousquetaire*, Nerval écrit à son médecin :

« Il est nécessaire que je voie les deux journaux envers lesquels je me suis engagé et qui m'ont fait des avances, et un éditeur, outre le mien, avec qui je commençais un livre, dont j'ai en partie livré la copie. Ces relations reprises m'ôteront toute inquiétude et me permettront de voir ce dont je dois m'occuper d'abord. Une partie inédite du livre de Giraud doit être publiée dans les journaux, avant de paraître en livre, ce qui m'oblige à voir les rédacteurs³³. »

Le *Paris* et le *Mousquetaire* sont les deux journaux auxquels Nerval veut rendre visite et la parution d'« Octavie » marque le premier résultat concret de la reprise de ses relations professionnelles avec les périodiques, après la quinzaine de la crise écrite à l'encre rouge.

« *Octavie* »

La nouvelle « Octavie » paraît le 17 décembre 1853 aux pages 2 et 3 du *Mousquetaire*, précédée d'un éloge de l'acteur Colbrun et suivie d'un épisode du conte *Le Roi de Bohême (La Jeunesse de Pierrot)*³⁴, tous deux signés par Dumas, tandis que le rez-de-chaussée du journal donne à lire un extrait de ses mémoires. Nerval et Dumas remplissent à eux deux la totalité du numéro.

« Octavie » présente une structure circulaire qui répond à la fois aux exigences formelles du genre de la nouvelle et à celles de l'article de journal, tel qu'on le conçoit alors dans une petite feuille non-politique. Le récit encadre une lettre, contenant elle-même un récit, avec un montage complexe des temps et des histoires racontées, chacune centrée sur une femme : la jeune Anglaise, la sorcière napolitaine et la femme aimée à Paris. Le récit-cadre, qui marque et gomme à la fois la différence des temps, opère la suture de l'autobiographie et de la fiction, du roman épistolaire et de l'article de presse. Comme Dumas, qui recycle souvent dans son journal du matériau textuel déjà publié ailleurs, Nerval a écrit cette nouvelle aux ciseaux. La lettre centrale, à la fois communication épistolaire et récit littéraire, constitue une reprise, puisqu'il s'agit de la troisième lettre de « Un roman à faire », déjà parue dans *La Sylphide* en 1842. Pour Nerval comme pour tous ses confrères du *Mousquetaire* et, plus généralement, de la petite presse de l'époque, « écrire, c'est coudre ensemble des morceaux », selon la formule de Corinne Bayle³⁵.

Mais « Octavie » ne consonne pas seulement avec la poétique du journal de Dumas : sa publication intervient dans un contexte éditorial chargé politiquement, qui rappelle la motivation première de la création du *Mousquetaire*, à savoir la lutte contre la censure des mémoires de Dumas. Bien que la nouvelle ne comporte que très peu de discours politique, son contexte de publication dans le *Mousquetaire* la relie au discours politique ironique et implicite caractéristique de ce journal. Petite feuille sans cautionnement ni timbre, le journal de Dumas fait de la politique de biais³⁶, en déplaçant sur le terrain littéraire les questions politiques, à travers un hommage récurrent à Hugo, Michelet et Lamartine.

Cela se voit tout particulièrement dans le numéro du 17 décembre où paraît « Octavie ». L'épisode des mémoires de Dumas qui paraît en-dessous de la nouvelle de Nerval, intitulé « Les auteurs dramatiques au Conseil d'État », retrace le plaidoyer présenté en septembre 1849³⁷ par Victor Hugo, Eugène Scribe, plusieurs autres dramaturges et le mémorialiste lui-même en faveur d'une libéralisation de la réglementation des théâtres. Au moment où il publie ce souvenir de la Deuxième République dans son journal, la discussion sur la liberté artistique est redevenue d'une actualité brûlante, comme le montre le blocage successif par le comité de censure de ses trois comédies politiques, *La Jeunesse de Louis XIV*, *La Jeunesse de Louis XV* et *La Jeunesse de Lauzun*. « Octavie » paraît donc juxtaposée sur la page avec un article qui, par un parallèle implicite entre les deux époques, revêt une forte portée critique pour le pouvoir de Napoléon III.

La mise en page tabulaire du petit journal littéraire fait sens en elle-même, en ce qu'elle traduit le respect d'un prudent principe d'alternance entre articles à valeur politique et textes d'imagination, apparemment désancrés de l'actualité. Cette disposition, qui juxtapose la fiction et la politique sans les relier explicitement, respecte l'esprit des propos de Nerval, qui affirmait quelques années auparavant son refus de se trouver associé malgré lui aux prises de position des journaux dans lesquels il publie. Ainsi, en réponse à une note du *Corsaire* qui l'accusait d'avoir changé d'opinion politique, il écrivait en 1850 :

« J'ai toujours tenu à conserver mon indépendance entière, et je ne sais pourquoi on cherche aujourd'hui à rendre les simples littérateurs solidaires des diverses opinions que soutiennent les journaux. Cela n'arrivait pas à l'époque où George Sand, Eugène Sue et autres *rouges* écrivaient dans les *Débats* et dans *Le Constitutionnel*³⁸ ».

Mais la mise en page du *Mousquetaire* inverse la répartition des matières habituellement observée dans les grands journaux, puisque la politique du bas de page se camoufle ici

dans l'ombre de la littérature du haut de page. Le 18 décembre 1853, lendemain de la publication d'« Octavie », le directeur du journal revient sur l'épisode de ses mémoires paru la veille pour mettre en scène sa prudence d'opposant à bas bruit de l'Empire autoritaire. Au lieu de donner à ses abonnés le document promis, c'est-à-dire la transcription du discours sur la liberté des théâtres prononcé par Victor Hugo devant le Conseil d'État en 1849³⁹, il fait paraître la note suivante :

« Au moment de mettre en page le feuilleton, nous nous sommes aperçus que la reproduction des débats de notre séance au Conseil d'État entraînait le journal sur un terrain sur lequel nous avons promis à nos lecteurs de ne pas nous hasarder⁴⁰. »

Bien que la nouvelle de Nerval ne soit pas explicitement ancrée dans l'actualité politique, les effets poétiques du support périodique⁴¹ inscrivent donc « Octavie » dans le dialogue entre littérature et politique dans l'espace polémique de la page. L'histoire agitée des rapports de Dumas avec Napoléon III et sa censure influencent sinon la conception, du moins les conditions éditoriales de la réception des fictions nervaliennes. Pour « Pandora », le dernier texte de Nerval commandé par Dumas, c'est l'histoire interne du périodique qui joue le rôle majeur dans la façon dont l'œuvre parvient au public.

« Pandora »

Plusieurs mois après l'article « excentrique » de décembre 1853 où Dumas a publié « *El Desdichado* », Nerval prépare encore de la copie pour le *Mousquetaire*, comme s'il cherchait à tout prix à maintenir une collaboration dont le résultat tangible limité n'est sans doute pas à la mesure des espoirs qu'il y investit. Pendant son voyage en Allemagne de l'été 1854, il écrit à Georges Bell :

« Si je ne suis pas encore le quatrième mousquetaire, c'est que Dumas père n'en avait annoncé que trois.

– Dites-lui que je pense par moments à continuer les aventures de *Brisacier*, d'autant qu'il a promis de les terminer. Qu'il ne soit pas inquiet des trois louis avancés sur les premiers chapitres⁴². »

Il y fait aussi allusion à un autre projet d'article pour Dumas (à moins qu'il s'agisse du même ?), l'histoire du louis d'or qu'Alphonse Karr lui a envoyé à Bruxelles, et qu'il ne lui a jamais rendu⁴³, puis à un troisième projet, qui semble-t-il, a trouvé le début d'une réalisation, une « lettre littéraire » qui attend d'autres textes pour être envoyée à Dumas. « Pandora » appartient à ces projets destinés à répondre à la commande passée par Dumas lors de la fondation de son journal. Son histoire éditoriale complexe tient, elle aussi, aux contraintes du support périodique et aux aléas de la vie des petits journaux. Nerval a envoyé ce texte au journal *Paris*, qui travaille en symbiose avec le *Mousquetaire*⁴⁴, où il a été composé pour l'impression dans un album de jour de l'an, et il compte l'intégrer aux *Filles du Feu* à partir de la composition réalisée par le périodique⁴⁵. Mais le *Paris* est supprimé et Nerval décide de retirer sa nouvelle du volume de librairie en préparation : il l'envoie donc au *Mousquetaire*, dont il se sent toujours débiteur. Une première partie paraît en octobre 1854, sans le chapeau introductif que Nerval a demandé à Dumas, tandis que la deuxième partie, composée par les typographes du journal d'après une version incohérente, ne paraît pas dans *Le Mousquetaire*. Forcé de remédier à l'absence de chapeau explicatif en tête du premier épisode, Nerval introduit au début du deuxième une clarification de l'origine du texte. Dans la lettre qui accompagne l'envoi de son texte, il présente « Pandora » comme un fragment de ses mémoires, référence évidente à ceux de Dumas, publiés dans *Le Mousquetaire* après leur interruption dans *La Presse* : « Permettez-moi de vous faire réimprimer les lignes qui précédaient jadis ce passage de mes Mémoires. J'écris

les miens sous plusieurs formes, puisque c'est la mode aujourd'hui⁴⁶. » Comme « Octavie », « Pandora » présente tous les traits caractéristiques de l'écriture journalistique pour la petite presse littéraire : il s'agit de la reprise d'une ancienne publication, puisque c'est un chapitre inédit des « Amours de Vienne », texte déjà publié dans la *Revue de Paris* et dans le *Voyage en Orient*. La nouvelle se présente comme un dialogue épistolaire avec Théophile Gautier, en partie crypté pour déjouer la surveillance politique :

« Ceci est un fragment d'une lettre confidentielle adressée à M. Théophile Gautier, qui n'a vu le jour que par suite d'une indiscretion de la police de Vienne— à qui je la pardonne, — et il serait trop long, dangereux peut-être, d'appuyer sur ce point⁴⁷. »

Pourquoi Dumas n'a-t-il pas fourni l'en-tête demandé par Nerval pour le premier épisode du récit, seul à paraître effectivement dans le journal ? Lorsqu'on lit « Pandora » dans le contexte du *Mousquetaire*, la réponse, que la correspondance de Nerval confirme aisément, saute aux yeux : le récit paraît au moment exact où une révolution agite la rédaction du journal, suite à la publication d'un texte dans lequel Dumas est intervenu trop massivement. Il s'agit de l'affaire Clémence Badère, exposée dans le numéro du 31 octobre 1854, sous le titre « La dame au volubilis ». Au cœur de l'affaire se trouve un conflit de collaboration journalistique, que l'on pourrait résumer ainsi. Une femme de lettres a apporté un manuscrit que Dumas juge mauvais ; elle fait le siège du journal pour qu'on le publie, ce qu'il finit par faire en lui apportant de fortes corrections. L'autrice, furieuse, exige la publication de son propre texte et le directeur s'exécute, mais il souligne malicieusement les nombreuses fautes de français du texte originel. Enfin, comme les coulisses du journal intéressent toujours les abonnés, il narre l'aventure dans une spirituelle causerie et conclut son récit par une boutade, en annonçant que son architecte construit dans les bureaux du journal des oubliettes destinées aux auteurs qui apportent des manuscrits. Cette causerie est immédiatement suivie du texte de Nerval, « Amours de Vienne – Pandora ». La succession des deux articles suffit amplement à expliquer pourquoi Dumas s'est bien gardé d'apporter la moindre modification au texte de Nerval, omettant même d'ajouter le chapeau explicatif demandé par son collaborateur.

Il faut ajouter que « Pandora », dont Dumas garde dans ses cartons depuis une dizaine de mois les épreuves du *Pays*, prêtes à imprimer, représente pour son journal une ressource bienvenue dans une période difficile. En effet, la publication chahutée du texte de Clémence Badère a servi de prétexte aux rédacteurs du journal, payés très irrégulièrement à cause de la gestion calamiteuse de leur directeur, pour démissionner collectivement, le 28 octobre 1854. Privé de ses plumes les plus prolifiques, telles que Georges Bell ou Alfred Asseline, Dumas sort de ses réserves de copie le texte de Nerval, qu'il n'aurait peut-être pas publié dans d'autres circonstances et que, très probablement, il ne relit pas, puisqu'il est déjà composé, avant de l'envoyer à l'atelier pour impression. Encore une fois, la mise en page tabulaire et l'histoire du journal font sens : en délicatesse avec sa rédaction, accusé de trop intervenir ou, au contraire, de publier n'importe quoi, Dumas se souvient de la copie de Nerval, valeur littéraire sûre, et évite à tout prix d'y ajouter un seul mot.

Cette abstention lui vaut les reproches de Nerval, au moment où celui-ci lui fournit au journal la deuxième partie de « Pandora ». Il souligne explicitement le lien entre le sort éditorial qu'a connu sa nouvelle et celui du texte de Clémence Badère :

« Depuis que Mme Noé⁴⁸ [...] a fait fuir votre rédaction ordinaire, il est impossible de savoir à qui parler, soit au *Mousquetaire*, soit à votre hôtel. Je ne veux pas vous accabler d'une réimpression de l'article intitulé *Pandora* publié il y a trois jours, reconnaissant que vous ne l'aviez pas récrit, mais ayant à me plaindre de ne pas y avoir l'en-tête que vous m'aviez promis et qui devait expliquer ce logogriphe – vous avez coupé la syrène en deux – j'apporte la queue⁴⁹. »

La mise en parallèle de l'histoire éditoriale du texte de Nerval et de celui de Clémence Badère nous éclaire sur les enjeux que pouvait revêtir, pour des écrivains, une parution, avec ou sans intervention du « maestro » Dumas, dans le *Mousquetaire*. Comme le dit clairement Clémence Badère dans un courrier à Dumas et dans le pamphlet contre lui qu'elle publie l'année suivante, l'enjeu est pour elle de percer comme autrice dans la carrière littéraire. Elle lui demande son appui de patron de presse, mais ne veut pas disparaître sous son ombre :

« Vous êtes si aimable que vous voudrez bien monsieur, je vous prie, faire insérer le reste tel que je vous l'ai donné [...] ce qui fait que j'aurai tout l'honneur de mon article, ce qui est très-essentiel pour moi, si je veut [sic] me faire une profession de mon travail, vous comprenez très-bien cela, monsieur et vous m'accorderez, je vous en supplie, ce que je demande⁵⁰. »

Il en va exactement de même pour Nerval, journaliste qui cherche à faire œuvre dans une situation critique, puisque la maladie et l'internement constituent des obstacles objectifs à la mue de ses textes publiés dans la presse en volumes de librairie susceptibles de lui rapporter un revenu et de faire de lui non plus seulement le collaborateur occasionnel de petites feuilles précaires, mais un écrivain à part entière.

L'écrivain charmant, le poète fantaisiste dont la silhouette pittoresque traverse de temps à autre les pages des petits journaux est donc une figure qui trouve sa place dans les feuilles littéraires du Second Empire. Elle reste marginale, parce que sa contribution aux journaux manque de la régularité qui distingue les rédacteurs les plus prolifiques, sur lesquels les directeurs des journaux peuvent compter pour remplir leurs colonnes. La qualité littéraire de ses textes, reconnue par les directeurs des périodiques, qui le connaissent depuis longtemps, le fait apprécier dans son milieu professionnel, mais il doit sans cesse y réaffirmer sa présence et sa capacité à se conformer aux attentes des publications collectives. Sa contribution au *Mousquetaire* de Dumas montre l'importance, vitale pour lui, de cette activité journalistique et les obstacles que sa maladie oppose à ses relations avec la presse. À la fois ouverte sur l'actualité et décalée par son obsession du passé, éminemment personnelle et conforme aux pratiques partagées dans son milieu professionnel, l'œuvre journalistique du dernier Nerval, si l'on accepte de la replacer dans le contexte de sa parution, témoigne d'une époque où aucun écrivain, fût-il le plus fantaisiste des poètes, ne peut échapper à la « civilisation du journal⁵¹ ».

Sarah Mombert
École Normale Supérieure de Lyon
UMR 5317 IHRIM

¹ Voir en particulier Michel Brix, « Nerval et l'auteur des *Trois Mousquetaires* », in *Cent cinquante Ans après*, Éditions Champflour, 1995, p. 83-93 et Michel Brix et Claude Pichois, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, chap. XIX à XXIII.

² Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, éd. de Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1993, p. XV.

³ Sylvie Lécuyer dans Gérard de Nerval, *Pandora et autres récits viennois*, textes présentés, édités et commentés par Sylvie Lécuyer, avec la collaboration d'Éric Buffetaud et Jacques Clemens, Honoré Champion, 2014, p. 95.

⁴ Michel Brix, « Dumas, Nerval et Jenny Colon », in *Dumas amoureux. Formes et imaginaires de l'Éros dumasien*, actes du colloque de Cerisy, sous la direction de Julie Anselmini et Claude Schopp, Presses universitaires de Caen, 2020, p. 219.

⁵ « Nos correspondances à l'étranger sont établies d'une manière brillante [...] Il serait trop long d'énumérer les correspondances établies pour nous-mêmes, il y a trois mois, dans les principales villes d'Italie. Mais nous pouvons ajouter qu'un traité passé récemment avec M. Alexandre Dumas nous assure un grand nombre

d'articles sur l'état des théâtres dans toutes les villes où il s'arrêtera pendant son prochain voyage en Italie, sur les acteurs et les représentations les plus intéressantes. Les lettres de M. Dumas seront accompagnées en outre de dessins de M. Jadin que nous ferons graver. », *Le Monde dramatique* (prospectus), 1835, numérisé sur Gallica.

⁶ Voir Claude Schopp, « Les excursions de Dumas sur les bords du Rhin (1838) », *Études nervaliennes et romantiques*, tome III, p. 53-57 et Corinne Bayle, « Gérard de Nerval en Allemagne, l'été 1838 : de la lettre privée à la lettre ouverte, la production du récit de voyage », in *La Lettre de voyage*, actes du colloque de Brest, Jean-Pierre Dufief éd., Presses Universitaires de Rennes (« Interférences »), 2007, p. 237-246.

⁷ *Le Mousquetaire* peut être consulté dans l'édition numérique des journaux d'Alexandre Dumas à l'adresse <https://alexandredumas.org/>.

⁸ Lettre à Victor Hugo, Bruxelles, 7 novembre 1853, citée par Claude Schopp dans « Documents pour servir à l'histoire du *Mousquetaire* », in Pascal Durand et Sarah Mombert, *Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, journal d'Alexandre Dumas*, Presses Universitaires de Liège, 2009, p. 229-247.

⁹ Parmi les amis de Nerval qui collaborent régulièrement au *Mousquetaire*, Georges Bell et Armand Baschet pourraient compléter le quatuor. Pendant l'année où il collabore au journal de Dumas, George Bell signe de son nom une cinquantaine d'articles, sans compter huit articles signés du pseudonyme « Vicomte Pierre d'Artagnan ». Voir l'index des auteurs de l'édition numérique des journaux d'Alexandre Dumas, <https://alexandredumas.org/Corpus/Auteurs/Index>.

¹⁰ Lettre de Nerval à Dumas, 14 novembre 1853, Gérard de Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, tome III, p. 821-822.

¹¹ Voir Sarah Mombert, « Le journalisme en casaque. Alexandre Dumas, le mousquetaire de la petite presse du second Empire », *Mousquetaires ! Cahiers Alexandre Dumas* n° 43, dirigé par Matthieu Letourneux et Isabelle Safa, Classiques Garnier, 2016, p. 57-70.

¹² Nerval, *Ibid.*, p. 822.

¹³ *Idem.*

¹⁴ Lettre du 25 novembre 1853, *ibid.*, p. 825-826.

¹⁵ La veille, 24 novembre 1853, au lendemain d'une crise de larmes, Nerval écrit au Dr Blanche pour lui demander de ne plus retenir ses lettres et de l'autoriser à sortir pour régler des affaires professionnelles : « Ayez la bonté, mon cher Blanche, de leur faire parvenir mes lettres [...]. J'espère me rendre digne de la liberté qu'on m'accordera sans doute, même sous votre surveillance, et sans laquelle il m'est impossible de mettre ordre à mes affaires de famille et à ma situation littéraire. », *ibid.*, p. 826.

¹⁶ Lettre du 4 décembre 1853, Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 834.

¹⁷ D'autres textes de Nerval sont publiés de façon posthume dans ce journal.

¹⁸ Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 839.

¹⁹ Sur les visites de Nerval et Bell au journal, voir le témoignage de Philibert Audebrand, *Alexandre Dumas à la Maison d'or, souvenirs de la vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1888, p. 316 sqq.

²⁰ « Causerie avec mes lecteurs », *Le Mousquetaire*, 10 décembre 1853.

²¹ Hisashi Mizuno a montré, dans une étude du dialogisme nervalien, comment la lettre-dédicace des *Filles du Feu* répond à la causerie du 10 décembre : « Ici, l'ironie nervalienne consiste à retourner à Dumas le mot provocant qui était le sien, « Jugez-en », et à présenter le chapitre premier d'un livre que le critique juge *infaisable* pour lui. », « L'écriture dialogique de la folie dans les écrits autobiographiques de Gérard de Nerval avant *Aurélia* », *Romantisme* 3 / 2010 (n°149), p. 11-23.

²² Le refus de *La Jeunesse de Louis XV* par la commission de censure est annoncé à Dumas par l'administrateur de la Comédie-Française, Arsène Houssaye, dans une lettre du 5 décembre 1853 que Dumas publie le 7 décembre dans le *Mousquetaire*.

²³ « Causerie avec mes lecteurs », *op. cit.*

²⁴ Cette adaptation a pourtant rencontré un grand succès à l'Odéon en 1798-1799, puis au théâtre Favart. Elle a été publiée chez Barba en 1819, puis réimprimée en 1821 : August von Kotzebue et Julie Molé, *Misanthropie et Repentir*, drame en 5 actes, en prose, du théâtre allemand de Kotze-Bue, refaite pour la scène française, par Madame Julie Molé, comtesse de Vallivon, Paris, Barba, libraire, 1819.

²⁵ Comme on le sait, c'est sur l'intervention de la Société des Gens de Lettres que Nerval sera libéré de la maison de santé du Dr Blanche, quelques jours avant son suicide.

²⁶ Lettre du 10 décembre 1853, Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 835-836.

²⁷ Voir Claude Schopp, « Dumas dans ses bonnes œuvres », dans *Entre presse et littérature, op. cit.*, p. 179-195.

²⁸ Ce fait est établi par la lettre que Nerval adresse à Georges Bell, à son retour d'Allemagne, à l'été 1854 : « J'ai revu le *Mousquetaire* pour la première fois depuis deux mois ; c'était un bon jour. Est-ce que vous en faites beaucoup comme cela ? Les physionomies de femmes étaient bien touchées. », Nerval, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 887.

²⁹ Comme Dumas l'avait entrevu, sa pièce ne fut pas représentée. Voir Claude Schopp, « Arsène Houssaye – Alexandre Dumas. Au pied des lettres », dans *Arsène Houssaye et son temps*, actes de la journée d'étude de Rouen, Françoise Court-Perez éd., Publications numériques du Cérédi, n°20, 2017, <http://publis-shs.univ-rouen.fr/ceredi/index.php?id=627>.

³⁰ Nerval, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 837.

³¹ *Ibid.*, p. 1435.

³² Gabrielle Chamarat interprète ce mouvement comme une stimulation directe : « La parole est au *Mousquetaire*, qui ne fut jamais plus intuitif. Car si Dumas n'avait pas provoqué Nerval en le présentant comme un fou de génie, jamais l'homme au sonnet ne se serait redressé [...] Et nous n'aurions pas *Les Chimères* », *Le Cahier de « Dolbreuse ». Nerval en sa nuit*, Presses Universitaires de Namur, 1993, p. 48.

³³ Nerval, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 836.

³⁴ La première livraison du conte dans le *Mousquetaire*, le 10 décembre, était précédée d'un chapeau où Dumas attribuait le conte à Aramis, continuant la fiction d'un journal écrit par les mousquetaires de son roman.

³⁵ Corinne Bayle, *Broderies nervaliennes*, Classiques Garnier, 2016, p. 14.

³⁶ Voir Corinne Saminadayar-Perrin, « La politique du *Mousquetaire* », dans *Entre presse et littérature*, op. cit., p. 25-54.

³⁷ Dumas manipule la date de cette audition, de façon à favoriser une lecture d'allusion à l'actualité politique. Dans le texte du *Mousquetaire*, il donne une date lacunaire et erronée, « le 26 septembre 185. », laissant croire que l'événement est postérieur au coup d'État. Il disposait pourtant d'une documentation précise sur ce point puisque, le 13 décembre 1853, quatre jours avant la parution du texte, il avait adressé à un correspondant inconnu (M. N...) une lettre lui demandant de consulter le recueil des comptes rendus des séances du Conseil d'État, pour insérer des citations exactes des interventions des dramaturges dans ses mémoires. La date de 1849 sera rétablie sous l'Empire libéral, lorsque ce texte, repris dans ses *Souvenirs dramatiques* (Michel Lévy, 1868), n'aura plus de charge politique.

³⁸ Lettre à Auguste Nefftzer, gérant de *La Presse*, 1^{er} novembre 1850. Nerval, *Œuvres complètes*, éd. citée, tome II, p. 1279-1280.

³⁹ Le texte du discours de Victor Hugo est repris sous le titre « Le conseil d'État, 1849. La liberté du théâtre », note 9 dans Victor Hugo, *Actes et Paroles. Avant l'exil, 1841-1851*, Michel Lévy frères, 1875.

⁴⁰ Plus encore que d'une promesse aux abonnés du *Mousquetaire*, l'auto-censure politique découle de la nature littéraire du petit journal sans timbre ni cautionnement, à qui les matières politiques sont interdites légalement.

⁴¹ Sur cette notion, voir Marie-Ève Thérenty, « Pour une poétique historique du support », *Romantisme*, vol. 143, no.1, 2009, pp. 109-115, <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2009-1-page-109>.

⁴² Lettre de Nerval à Georges Bell, de Strasbourg, 31 mai-1^{er} juin 1854. Nerval, *Œuvres complètes*, éd. citée, tome III, p. 856.

⁴³ À propos d'Alphonse Karr : « Il a dit ce mot féroce : 'Tout le monde veut avoir des amis, et personne ne veut être un ami.' Je me le suis aussitôt appliqué. Cela ne l'a pas empêché depuis de m'envoyer à Bruxelles un louis d'or dont je ferai l'histoire quelque jour, pour *Le Mousquetaire*, et que je ne lui ai pas encore rendu. » *Ibid.*, p. 857.

⁴⁴ Voir Sarah Mombert, « 'Un pour tous, tous pour un'. Sociabilités et réseaux du journal *Le Mousquetaire* », dans *Vie de bohème et petite presse du XIX^e siècle*, Alain Vaillant et Yoan Vérlhac dir., Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2018, p. 125-141, <https://books.openedition.org/pupo/24447>.

⁴⁵ Lettre à Daniel Giraud, 30 novembre 1853 : « On vous enverra, du journal *Paris, La Pandora*, qui prendra place dans notre volume. Elle doit être composée, prenez l'épreuve dans ce cas. Dites à M. Venet que j'ai un petit changement à faire pour éclaircir le dénouement. Que du reste il l'illustre avec les vignettes de *La Poupée de Nuremberg* et ce qu'il voudra des autres. » Nerval, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 830.

⁴⁶ Lettre à Alexandre Dumas, 2 ou 3 novembre 1854, *Ibid.*, p. 1290.

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ Née Clarisse Delaunay, elle place ses premiers textes sous le nom de H. Noé, d'après le nom de sa mère, avant d'adopter le pseudonyme de Clémence Badère.

⁴⁹ Lettre de Nerval du 2 ou 3 novembre 1854, op. cit. Les plaisanteries au sujet de Clémence Badère se poursuivent pendant plusieurs jours dans la correspondance de Nerval comme dans les journaux. Il écrit par exemple à George Bell, le 4 novembre 1854 : « Quel est donc ce mystère ? Vous disparaîsez. Vous aurait-on enlevé avec les roses destinées à Mme H. N. ? ». Ou bien à Louis Ulbach, début novembre 1854 : « Vous êtes cause, du moins l'administration compliquée de la *Revue* est cause que j'ai donné au *Mousquetaire* des fragments bizarres que Dumas a imprimés sans faire observer que cela n'a ni queue ni tête. Auriez-vous reçu la visite de Mme N. ? En ce cas, je vous plaindrais... ». *Ibid.*, p. 904.

⁵⁰ Clémence Badère, *Le Soleil d'Alexandre Dumas*, Dentu, 1855, p. 28.

⁵¹ *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, sous la dir. de Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Nouveau Monde éditions, 2011.